

Extrait des souvenirs de Anne Simone MONDOLO lorsqu'elle avait neuf ans.  
Elle était cousine par alliance d'Évariste SUANT, médecin chef de l'hôpital  
militaire installé dans le château de La Rochebeaucourt en 1939.

Merci à Monsieur Thierry SUANT, petit-fils d'Évariste, qui a autorisé la  
publication de ce texte.

### *À La Rochebeaucourt*

La déclaration de guerre nous surprit, maman et moi, à Angoulême. Nous étions installées depuis le mois de juin chez ma cousine Claire, dans sa maison de Grapillet. Souvenirs assez flous, car pour moi la guerre ne signifiait pas grand-chose. Cependant, face à l'émotion générale des adultes et de la famille, nous, les enfants, nous nous laissions peu à peu gagner par l'inquiétude et la fébrilité ambiantes. Mon père était resté à Paris ; il avait 60 ans et n'était plus mobilisable. Il encouragea fortement maman à demeurer dans sa famille à Angoulême pendant quelques temps. Cela permettrait de voir évoluer les événements.

Le gouvernement avait pris des mesures autoritaires concernant la sécurité des enfants de Paris en les évacuant vers la province et en fermant les écoles. Il n'était donc pas très logique d'effectuer un retour sur Paris dans des conditions aussi contradictoires. Le flux des réfugiés alsaciens se déversait de plus en plus important vers le sud-ouest : la Dordogne et la Charente étaient leurs lieux géographiques d'accueil. L'École Centrale de Paris avait été repliée à Angoulême, il fallait donc héberger étudiants et professeurs. La ville était brusquement surpeuplée et il en découlait tous les problèmes inhérents à ces transferts massifs de population.

Mon parrain rejoignit dans les premiers jours de septembre son poste de médecin-chef à l'hôpital de La Rochebeaucourt. Il fallait procéder à l'aménagement rapide et à l'organisation d'un hôpital sur le site d'un très ancien château, inoccupé depuis des années. Il était nécessaire de le transformer en un lieu d'accueil et de soins pour les soldats blessés. Un personnel administratif était requis, en plus du personnel sanitaire. Mon parrain proposa donc à maman de venir l'aider pour assurer le travail administratif et le secrétariat. Je présume qu'elle fut heureuse de reprendre sa chère activité de secrétaire cela nous permettait de nous installer en pleine campagne, ce qui favoriserait l'achèvement de ma convalescence.

Le château de La Rochebeaucourt était une imposante construction juchée sur d'anciens contreforts. Il avait appartenu longtemps aux comtes de Béarn, mais depuis le début du siècle les propriétaires successifs avaient malheureusement tiré profit au maximum des bois du domaine en délaissant totalement l'habitation principale.

Nous nous sommes donc retrouvées en septembre 1939 dans ce petit bourg de la France profonde, qui jusque-là dormait bien paisiblement à l'ombre de son vieux château et que traversait une jolie petite rivière appelée la Lizonne. Il fut soudain réveillé par un afflux de populations des plus hétéroclites. La rapidité avec laquelle celles-ci déferlèrent sur ces régions éloignées des frontières de l'est, prit les municipalités au dépourvu. Il fallut également

accueillir dans ce petit bourg d'environ 500 âmes le personnel de l'hôpital, les familles et les blessés. Les réfugiés alsaciens de Forbach furent installés dans les haras du château. Les pauvres gens n'eurent certainement pas beaucoup de confort. Les installations étaient rudimentaires et destinées tout juste à des palefreniers peu exigeants. Les mesures gouvernementales d'évacuation des civils des zones à risques avaient été prises dans la hâte ; d'autre part, la mobilisation générale privait la France d'une partie importante de son contingent d'hommes actifs et ajoutait ainsi à la confusion et au désordre général.

C'est dans ces conditions très chaotiques que nous sommes arrivées, maman et moi, à La Rochebeaucourt, pour y passer l'hiver. J'ai gardé un excellent souvenir de cette période. La situation inhabituelle, le confort inexistant de notre habitation, les préoccupations combien soucieuses du monde adulte, n'entamaient en rien ma capacité à m'émerveiller de tout. Vivre à la campagne tout un hiver, à proximité de ce magnifique château, quel changement de vie heureux pour une petite citadine. Le parc était notre domaine de jeux et nous offrait sa belle diversité. Mes cousins (qui venaient nous voir de temps en temps) et les enfants des autres médecins mobilisés étaient mes compagnons de jeux. Les sources, et la rivière qui traversait le parc, favorisaient une végétation luxuriante. Cela me paraissait un paradis, et mon imagination s'emballait allègrement. Je n'aurais pas été autrement surprise, au détour d'une avenue, de voir surgir la calèche de la comtesse de Béarn ! Les allées et les fontaines avaient conservé leurs noms pleins de magie : allée de Diane, allée de Flore, fontaine Blanche, fontaine Alix, pont de la Nuit, pont du Jour, la tour du Rat, c'était un peu comme la féerie de la Flûte enchantée. La longue allée qui longeait le canal menait à un édifice élevé par le comte de Béarn à la mémoire de son épouse : née Pauline de Tourzel. Celle-ci avait eu la charge de l'éducation des enfants de France (*Ce n'est pas Pauline mais sa mère, la Marquise Louise-Élisabeth de CROY de TOURZEL, qui était la gouvernante des enfants de Louis XVI et Marie Antoinette*) et elle était restée fidèle, présente aux côtés de Marie - Antoinette aussi longtemps qu'elle l'avait pu, durant sa captivité. Le grand canal lui aussi s'était assoupi au fil du temps et son eau glauque et stagnante favorisait à l'infini la palette multicolore des nénuphars et ravissait le vol des libellules vertes et bleues.

Il avait fallu trouver de toute urgence un local à louer afin que nous nous installions. Ce ne fut pas chose aisée. Enfin maman trouva deux petites pièces, sans aucun confort : ni eau courante, ni électricité ; nous nous en contentâmes. Pour la première fois sans doute, je dus entendre le leitmotiv, une phrase qui reviendra par la suite souvent sur les lèvres : « à la guerre comme à la guerre ». Nous commençons une existence digne des récits d'Henri Pourrat. La lampe à pétrole, chère à madame Voynet, nous éclairait donc de sa maigre lueur. Elle s'obstinait généralement à nous enfumer en dessinant au plafond de magnifiques arabesques dont les contours formaient des rébus indéchiffrables. Question odeur, c'était tout aussi affligeant ; décidément nous n'étions pas douées pour ces subtiles manipulations, que l'on nous disait cependant évidentes, afin d'obtenir une lumière idéale ! La grande cheminée qui montait jusqu'au plafond abritait quelques souris, mais aussi et surtout le grillon du foyer qui avait pris possession de Pâtre pour l'hiver, dès que le froid s'était annoncé et qui sans désespérer nous charmait de sa joyeuse petite crécelle, toujours aux heures où nous aurions dû dormir.

En ce qui concerne la cuisine, un petit « potager » servait à préparer les repas. Ah ! ce potager lui aussi m'a laissé de mauvais souvenirs. J'étais chargée, lorsque je restais à la maison, de l'alimenter en charbon de bois, jusqu'à ce que maman revienne de son bureau. Mais le croiriez - vous ? Il s'est révélé souvent susceptible et de mauvais caractère avec moi : il s'éteignait, sans autre forme de procès, me laissant désespérée car je ne savais

pas rallumer un feu. Comme si je ne m'étais pas suffisamment occupée de lui, du moins le laissait - il croire ? Maman avait fini par se fâcher très fort et me punir, me disant : « tu n'as qu'à faire attention ! tu es une bonne à rien ! » Voilà pourquoi, de fil en aiguille, ce potager était devenu ma bête noire. Je pense avec le recul que ma mère, à l'époque, avait à faire face à bien des soucis qui m'échappaient. Je ne lui en veux plus pour les torrents de larmes versées sur ce feu qui s'éteignait. (Attention, mes larmes n'avaient pas éteint le feu.

Il est temps que je vous présente M. et Mme Girard, les propriétaires de ces lieux. En fait ils vivaient dans le même inconfort que nous, mais ils semblaient s'en accommoder, n'ayant jamais connu rien d'autre. Tout est là. Le ménage de M. et Mme Girard surprenait quelque peu par sa disparité. Mme Girard était couturière, et jugez de l'importance de son atelier à La Rochebeaucourt, elle avait 3 apprenties ! J'aimais bien aller parfois les voir travailler dans la grande salle où elles tiraient activement l'aiguille, piquaient à la machine et où Mme Girard et elle seule, étalait sur une immense table les grands morceaux d'étoffe de ses clientes et : clic ! clac ! elle taillait avec ses grands ciseaux, avec dextérité, les morceaux d'étoffe que ses apprenties assemblaient par la suite. J'étais muette d'admiration devant le résultat obtenu. Parfois je devais oublier le temps qui passe, peut-être aussi commencé-je à les importuner :

soudain les 3 apprenties se mettaient à pérorer « en patois ». Cela me mortifiait, car je n'y comprenais rien. Je prenais alors mes distances, et repartais dignement à mes jeux.

Le ménage Girard me surprenait par une relation inhabituelle, à mon avis personnel, entre mari et femme. C'était quelque chose qui se serait apparenté à un lien de subordination entre Mme Girard et son sujet M Girard. M. Girard s'adressait à sa femme en lui disant « : Mme Girard » cérémonieusement et en retirant son béret qu'il tenait ensuite avec les deux mains. Avec condescendance, l'Épouse, qui le dominait d'une tête, s'adressait à l'Époux en lui donnant quelques ordres brefs, du genre :

- « Donne à manger à Miquette » (c'était l'affreux roquet noir et blanc),
- « Va lever les œufs des poules dans le poulailler »,
- « Va couper du bois au bûcher » etc. etc.

Et notre homme s'exécutait, sans grande hâte d'ailleurs. L'énervement semblait lui être absolument inconnu, sa placidité était toute naturelle. Pas un mouvement plus rapide que l'autre, semblait être sa devise.

Parfois, lorsque je sentais Mme Girard bien lunée, et surtout en l'absence des apprenties qui m'intimidaient décidément un peu, je lui demandais si elle voulait bien me montrer « son album » ; le sourire qu'elle ébauchait alors lui faisait le tour de la tête et elle allait chercher « l'album des photos ». Elle était certainement aussi contente que moi de me le montrer et surtout de faire un commentaire romanesque. Il s'agissait d'une magnifique collection de cartes postales représentant le château (vues intérieures et extérieures) au temps de sa splendeur alors que la famille de Béarn l'habitait encore. Elle était alors intarissable et l'on sentait combien cette femme était nostalgique d'une époque révolue mais qui avait, par son lustre, rayonné sur toute la région ; la vente du château ne remontait qu'au début du siècle. Elle s'attardait à me décrire la comtesse dont elle gardait le souvenir, bien qu'elle fut alors une toute petite fille. Par la suite, connaissant mieux les gens du village et surtout leurs enfants qui fréquentaient l'école, ces impressions me furent confirmées. Chaque habitant, à La Rochebeaucourt, se souvenait de cette époque avec un brin de nostalgie. Soudain, pour eux, ce château transformé en hôpital reprenait vie et animation, l'espoir renaissait dans leur cœur. Je viens de parler de l'école ; mais oui, à peine arrivées, maman

s'était empressée de m'inscrire à l'école et je garde un excellent souvenir de ce passage à l'école du village. L'instituteur était mobilisé, sa femme restait seule pour assurer les deux classes, avec, en plus, tous les petits Alsaciens : quelle surcharge ! Les plus grands élèves (ceux du certificat) faisaient la classe aux plus petits. Je n'ai aucun souvenir du moindre incident déplaisant entre enfants du village et les enfants réfugiés qui s'exprimaient bien souvent dans leur dialecte proche de l'allemand ; les entendre parler allemand était surprenant, mais, à la longue, l'habitude était prise et la cohabitation sans problème.

Le grand souci des mères, c'était les poux ; mais qui n'en avait pas, étant donné l'inconfort, les difficultés d'hygiène de ces pauvres gens vivant dans des installations de fortune. Les Alsaciens étaient d'ailleurs beaucoup plus propres et habitués à un confort supérieur à celui des paysans de la Dordogne. Ceci créa des frictions, bien sûr ; mais, après tout, comment vouliez-vous que ces pauvres gens partagent avec les réfugiés « ce qu'ils ne possédaient pas », c'est-à-dire un confort et un niveau de vie qu'ils ignoraient pour eux-mêmes ?

Après la classe, à tour de rôle, les élèves remplissaient de grands arrosoirs d'eau et, après avoir ramassé tous les papiers, on arrosait « pour faire tomber la poussière ». J'ai un peu de honte à le dire, mais la petite bande d'enfants qui m'avait prise en affection ne voulait pas que j'assure mon tour de ménage et ils s'en chargeaient à ma place, malgré mes vives protestations ; il s'agissait des enfants du garagiste Letourneau ainsi que de Catherine Duruflay, qui avait mon âge et m'avait prise sous sa protection ; pourquoi ? J'aimais beaucoup cette école. J'aimais moins faire les devoirs à la maison car la lampe à pétrole faisait souvent des siennes ; maman et moi préférons beaucoup « la fée électricité ».

Le bureau dans lequel travaillait maman avec les autres personnes du secrétariat était situé dans le château même : c'était l'ancienne bibliothèque. La pièce était immense et, sur les rayons, les couvertures factices des livres, couverts de magnifiques reliures de cuir, semblaient encore offrir aux visiteurs les possibilités infinies de la connaissance. C'est là que le jeudi (alors jour de congé) j'avais la permission de venir m'installer, à condition d'être sage, dans un coin de la pièce, sans déranger. Là, solitaire et observatrice, je m'exerçais à contempler le monde.

Parfois aussi, ma grande amie Marie-Claire Chassaing, la fille d'un des médecins de l'hôpital, était là ; nous faisons alors des parties et des jeux sans nous lasser. J'ai assez longtemps correspondu avec elle car nous faisons une bonne paire d'amies ; elle était gentille et je l'enviais d'avoir cinq frères et sœurs : c'était plus gai que chez nous.

Nous fûmes bientôt au cœur d'un hiver très froid ; le décor somptueux du parc automnal s'était métamorphosé et les arbres se revêtaient de leur manteau de neige. Noël approchait, je commençais à trouver le temps bien long sans mon cher papa.

Ce premier Noël de guerre nous ramena à Angoulême afin de passer les fêtes dans la famille de maman, La Rochebeaucourt n'étant qu'à 20 ou 30 kilomètres d'Angoulême. La maison de mon oncle François et de ma tante Gabrielle était aussi pleine qu'un œuf ; toutes les chambres étaient occupées. C'est là que nous avons côtoyé une future célébrité, Boris Vian. Il était élève ingénieur à l'École Centrale (alors repliée à Angoulême). Ma tante avait accepté de loger deux étudiants, un troisième, qui ne trouvait de chambre nulle part, s'était joint à eux. La mère et la sœur de Boris Vian étaient venues le voir durant cette période ; elles furent accueillies par ma tante, toujours si gentille pour tout le monde. Je ne me souviens guère de ce garçon qui devint plus tard une relative célébrité ; il eut son heure de gloire dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, comme musicien, écrivain à la mode etc. Contestataire bon teint, il était issu d'une famille on ne peut plus bourgeoise, habitant Ville d'Avray, près de

Versailles. Ce qui nous chagrînait beaucoup, mes cousins et moi, c'était de ne plus pouvoir entrer au salon pour pianoter, car le salon était lui aussi transformé en chambre à coucher !

Noël étant passé, maman et moi sommes reparties à La Rochebeaucourt retrouver le potager, l'inconfort, le froid, les souris et la chanson du grillon, toujours très présente, tout cela avec un petit serrement de cœur. J'avais une consolation : étant donné la situation, je partageais le lit de maman et j'en étais contente. Mais cela me semblait tout de même long, la guerre ; en France, c'était toujours « la drôle de guerre », il ne se passait rien !

Maman s'était décidée à se rapprocher de Paris et, au printemps, nous quittâmes La Rochebeaucourt, il fallut bien dire adieu à ce cher vieux château.

Plus tard, nous apprîmes avec beaucoup d'émotion, maman et moi, qu'il avait été occupé par les troupes allemandes et avait entièrement brûlé, anéantissant les souvenirs nostalgiques de tous ceux qui l'aimaient encore.

Anne Simone MONDOLO